

La Maison-Dieu, 179, 1989, 67-82

Aidan KAVANAGH

L'INCULTURATION DE LA LITURGIE : UN REGARD PROSPECTIF

VOUS ne manquerez pas de constater que mes sentiments à l'endroit de ce thème sont partagés, pour diverses raisons. D'abord, lorsque j'ai commencé à y réfléchir, je ne parvenais pas à me représenter quel était le problème. Quiconque connaît ne fût-ce qu'un peu d'histoire de la liturgie ne peut ignorer qu'elle est, comme le langage, un des premiers fruits de la culture. C'est la raison pour laquelle les chrétiens connaissent des systèmes liturgiques nombreux, différents et distincts, et en ont connus, dès le début. En effet, déjà la tradition de la dernière Cène attestée par Marc et Matthieu fait apparaître une inculturation, puisqu'elle la rapporte selon une forme de la pratique chrétienne primitive de *l'eucharistie* où les gestes sur le pain et la coupe apparaissent symétriquement à l'intérieur d'un repas plutôt que séparés par le repas, comme on le trouve en Luc, 1 Corinthiens et *Didachè* 9-10.

L'inculturation de la liturgie s'est faite à grands pas au long des deux millénaires, plus rapidement ici que

là ; mais elle s'est faite, produisant de nouvelles formes, raffinées ou étranges, de qualité bien différente, sous la poussée de forces « officielles » aussi bien que « non-officielles ». En effet la *Volksfrömmigkeit* (piété populaire) a joué ici un rôle beaucoup plus grand que les hiérarques et leurs laquais. Même dans les années les plus dures de la Contre Réforme, des Mexicains ont modifié de manière significative, et amplifié considérablement l'éthos liturgique du catholicisme européen qui avait importé au Mexique ses formes, ses symboles et sa piété. Aucune tracasserie ni mise en garde hiérarchique n'a jamais pu arrêter cela — depuis les avertissements de Léon le Grand à l'égard des excès de la Noël jusqu'à l'opposition du patriarche Eutychius, au 6^e siècle, lors de l'entrée de l'hymne des Chérubins dans la liturgie byzantine, ou encore la répugnance manifestée par Rome envers les nouvelles dévotions eucharistiques du Nord de l'Europe, du 13^e au 15^e siècle¹. L'idée d'une fixité absolue et générale des faits liturgiques, même durant la période de la Contre Réforme, n'est valable que dans la mentalité curiale officielle. Pour l'Église vivante, en Europe ou ailleurs, c'est une fable plutôt qu'un fait.

Une seconde raison de mes sentiments ambivalents envers le thème est la difficulté de savoir ce que le terme inculturation signifie dans le contexte liturgique. Un exemple suffira. Dans son livre *Cultural Adaptation of the Liturgy* (1982), Anscar Chupungco appelle « acculturation » une modification introduite dans le génie d'un système liturgique par l'absorption d'éléments provenant d'une autre culture; il nomme « inculturation » une réinterprétation et une transformation de *rites non chrétiens* à la lumière de la foi, telle qu'elle est célébrée dans la liturgie romaine². En 1988 d'autre part, Aylward Shorter, dans son livre *Toward a Theology of Inculturation*, rejette

1. Nathan Mitchell, *Cult and Controversy: The Worship of the Eucharist Outside Mass* (*Culte et controverse. Le culte eucharistique en dehors de la messe*), New York, 1982, 163-186.

2. Anscar Chupungco, *Cultural Adaptation of the Liturgy* (*L'adaptation culturelle de la liturgie*), New York, 1982, 81 s.

les termes « accommodation » et « adaptation » comme préconciliaires et inadéquats³. Pour lui, l'inculturation liturgique est nécessairement « une nouvelle création », dont le projet « entre en compétition avec la conception de la liturgie comme domaine d'exercice du pouvoir hiérarchique »⁴. Pour Shorter, l'inculturation liturgique est une nouvelle création ; pour Chúpungco, l'inculturation est l'effet produit par une liturgie acculturée sur les rites non chrétiens d'une culture déterminée. Je décèle, au cours des six ans qui séparent ces deux ouvrages, une certaine politisation et même une radicalisation du terme lorsqu'on l'applique à la liturgie. Le pouvoir ecclésiastique résiste à l'inculturation en tant que nouvelle création liturgique. On ne dit pas que la résistance provient de la théologie ou de l'anthropologie, mais de la réalité politique du « pouvoir ». (Les arguments de Shorter, curieusement, proviennent principalement de sources hiérarchiques.)

Laissant de côté les définitions discordantes, et sans défendre Chupungco dont le titre, *Cultural Adaptation of the Liturgy*, me paraît une échappatoire, je suis troublé par le sens que Shorter donne à l'inculturation liturgique. Selon lui, elle est « une nouvelle création », ce qui, dans l'histoire de la liturgie, apparaît si rarement qu'on n'en trouve ni récit ni commentaire en quantité suffisante pour nous permettre de l'étudier scientifiquement. La liturgie change évidemment avec le temps, mais elle ne le fait pas en produisant de toutes nouvelles créations qui feraient système. L'exemple le plus proche de ce que je puis honnêtement me représenter comme une « nouvelle création liturgique » selon Shorter, c'est le baptême chrétien, qui provient à la fois de la pratique prosélytique juive, la pratique de Jean Baptiste, et des pratiques lustrales de l'époque, pour produire une toute « nouvelle création liturgique » — une plongée post-pentécostale dans l'Esprit et le feu répandus sur la terre

3. Aylward Shorter, *Toward a Theology of Inculturation (Vers une théologie de l'inculturation)*, Maryknoll, New York, 1988, 11 s.

4. *Ibid.*, 194.

par la passion, la mort et la résurrection de Jésus, l'Oint de Dieu. Ce fut *véritablement* une nouvelle création à tous points de vue, et cela pose de rudes questions quant aux équivalents modernes que Shorter peut avoir en tête.

Quoi qu'il en soit, il émet des hypothèses assez sombres; l'inculturation serait tenue en échec par une conspiration qui considère la liturgie comme un domaine d'exercice du pouvoir hiérarchique. Pareille conception, dit-il, provient du fait que la réforme de la liturgie a été mise en œuvre par le second concile du Vatican, dans sa constitution sur la sainte liturgie, avant la publication de documents plus éclairés sur l'Église dans le monde moderne et sur l'évangélisation. « Ce fut une décision fatale, écrit Shorter, imposée par les circonstances ; elle fit en sorte que plus tard le renouveau liturgique marche lamentablement à contre-courant de la pensée de l'Église sur l'évangélisation et la culture »⁵. L'insistance de la Constitution sur le fait que toute révision doit préserver l'« unité substantielle du rite romain » bloque la création de nouveaux rites liturgiques. Les arguments de Shorter et son raisonnement sont basés sur un choix de faits très réduit. On pourrait arguer qu'en son temps, le Concile ne pouvait vraiment faire plus qu'entreprendre la *réforme* de la liturgie romaine par la révision de ses livres ; la création de systèmes liturgiques entièrement neufs était, à l'époque, un projet aussi vaste qu'aujourd'hui. Le *renouveau* liturgique, d'autre part, était envisagé comme un processus à très long terme qui ne pouvait commencer qu'après la réforme des livres liturgiques, et qui dépendrait de la qualité de cette dernière — un programme que j'estime pour ma part très prudent.

Durant le dernier quart de siècle, ce programme a été mené, dans l'ensemble, de manière plus libérale qu'on n'aurait pu l'imaginer à l'époque. C'est, pour ainsi dire, tout ce qu'une bureaucratie centrale peut faire. Le révisionnisme historique et les insinuations de conspiration hiérarchique n'apportent, me semble-t-il, pas grand-chose. Plus sérieusement, ils pourraient bien projeter la prière

5. *Ibid.*, 191.

et le culte dans un cadre politique ; le contenu de la prière, son destinataire et sa formulation, en viennent à dépendre de critères politiques édictés et sévèrement contrôlés par Dieu sait quelles commissions d'idéologues dont les intérêts majeurs ne sont pas la liturgie, mais leurs propres affaires. Au lieu d'une seule Curie, on finit par en avoir des douzaines, dont le jeu est mené par des agents secrets usant de leurs propres systèmes de foi, de théologies, d'objectifs et de disciplines plus ou moins accommodantes, de par leur attirance, non pas pour des faits bien choisis et étudiés avec précision, mais pour des émotions, des désirs concernant l'avenir, et une fureur envers des abstractions stratégiques comme l'oppression, la guerre, l'injustice, la faim, le racisme, le classisme, le sexisme, la culture occidentale et le pouvoir hiérarchique.

Le résultat final ne sera probablement pas une « nouvelle création liturgique ». Ce sera une paralysie liturgique, la lente décomposition de la *lex supplicandi*, le discrédit fondamental de la prière et du culte et la dispersion de l'Église elle-même comme assemblée liturgique. De peur que ces affirmations ne me fassent passer pour un réactionnaire, vous me permettrez de m'expliquer un peu, à leur propos. Vous pourrez toujours me trouver réactionnaire, mais au moins vous saurez mieux quelle espèce de réactionnaire je suis si nous abordons maintenant l'avenir de l'inculturation liturgique, en particulier, et la nouvelle inculturation du christianisme, en général.

★

Je ne puis faire mieux ici que vous rappeler une série d'éléments à propos de ce monde infiniment plus vaste qui s'étend en dehors de la liturgie et l'influence jusqu'en son centre, pour le meilleur et pour le pire ; car ce monde nous façonne, nous qui y vivons même lorsque nous célébrons la liturgie.

D'abord, il faut se rappeler dans quel genre de monde vivent ceux d'entre nous qui appartiennent au Premier

Monde : un monde qui influence notre manière de voir toutes choses, y compris l'inculturation du christianisme en tous ses aspects, dans notre propre Monde comme dans le Tiers-Monde de l'Afrique, de l'Amérique latine ou de l'Extrême Orient. Notre Premier Monde influencera nécessairement les autres mondes de la planète, même si cette influence va décroître, car notre monde occupe les sommets de la puissance sous tous ses aspects, intellectuels, économiques, militaires, pédagogiques, etc. La puissance culturelle de notre monde — inévitable, même si elle est en déclin —, est nécessairement bien plus grande que tout ce que l'Empire britannique imposa aux Indes ou en Afrique, au 19^e et au début du 20^e siècle. De quel genre de monde s'agit-il ?

C'est un monde influencé particulièrement par trois personnes et par une invention. L'invention, c'est bien sûr, l'imprimerie imaginée par Gutenberg au 15^e siècle, et qui fit en sorte que, pour la toute première fois, on put lire en silence. Comme Robert Charrier l'a fait remarquer récemment, la lecture silencieuse fut le fondement de l'absolue liberté, rendue possible par l'échange de livres imprimés; elle permit aussi d'acquérir des connaissances par soi-même, sans contrainte ni supervision⁶. L'affaire Rushdie montre à quel point cette liberté absolue s'est gravée dans le caractère génétique du Premier Monde, depuis cinq siècles. L'attitude de feu l'Ayatollah envers Rushdie était exactement celle qu'aurait adoptée tout prince ou chef religieux de la Renaissance, protestant ou catholique. La plupart des cultures du Tiers-Monde, au moins au niveau populaire, sont encore loin d'être aussi imprégnées de pareille liberté.

Les trois personnes qui continuent à influencer notre monde sont Nietzsche, Darwin et Rousseau. Leur influence se poursuit spécialement par l'emprise qu'ils exercent sur ceux d'entre nous qui travaillent dans des universités ou dans des moyens de communication ; pour

6. Robert Charrier, *A History of Private Life (Histoire de la vie privée)*, Harvard, 1989.

le meilleur ou pour le pire, nous sommes les éducateurs de la jeunesse de notre monde. Sans le savoir, semble-t-il, Rousseau a inculqué le respect envers le « bon sauvage » qui actuellement, déguisé en « soldat de la liberté », fait sauter Beyrouth et qui, il y a vingt ans, fut près de prendre le pouvoir dans l'enseignement supérieur américain. A l'encontre de sa volonté expresse, Darwin a conféré une certaine respectabilité à des théories et des lois de « sélection naturelle — de race ou de classe au sein de l'humanité, théories déformées en politiques perverses après la Première Guerre mondiale, en Russie et en Allemagne, et qui ont finalement abouti à la mort de millions d'êtres humains, du début des années 30 jusqu'en 1945⁷ ». Rousseau et le darwinisme social nous ont donné l'État moderne qui ramasse maintenant jusqu'à 45 % du produit national brut même de pays libéraux (un accroissement moyen de 35 % depuis 1914), et est estimé « responsable de la mort violente ou non-naturelle de plus de 100 millions de gens, plus peut-être que l'on n'était parvenu à détruire durant l'histoire de l'humanité jusqu'à 1900 »⁸. C'est la date de la mort de Nietzsche, dans les mains duquel le bon sauvage de Rousseau devint l'*Übermensch* du 20^e siècle, motivé par ce que Nietzsche considérait comme la pulsion humaine fondamentale vers la puissance. D'où sa prédiction d'une transformation de la foi en zèle politique, et de la mort de Dieu par asphyxie, pour ainsi dire, dans une écologie aussi inhospitalière.

Le seul point de lumière dans ce sombre récital, c'est qu'en dépit des assauts constants qu'il a subi de la part d'élites et d'États diversement éclairés, le sens religieux des gens ordinaires n'a pas seulement survécu mais, de manière illogique, a fleuri. Ce qui a semblé désuet, et même légèrement comique, durant les années 80, ce n'était pas la foi religieuse, mais les prédictions de sa

7. Paul Johnson, *Modern Times : The World From the Twenties to the Eighties* (*Les temps modernes. Le monde, des années 20 aux années 80*), New York, 1983, 117, 120, 731, *passim*.

8. *Ibid.*, 729.

disparition, prononcées par des intellectuels, de Feuerbach à Marx, Shaw, Gide, Sartre, les *apparatchiks* d'État, et jusqu'à certains théologiens chrétiens. « Il semble y avoir eu moins d'athées déclarés en 1980 qu'en 1880 »⁹. Ce ne sont pas là des appréciations invérifiables, mais le résultat de statistiques précises. Vivant aux côtés de la résurgence islamique, les chrétiens d'Afrique se sont accrus d'environ trois cents pour cent durant le dernier quart de siècle. En 1978, quand Jean-Paul II entra en fonction, le catholicisme venait de passer d'une entité principalement européenne et nord-américaine à une religion devenue essentiellement celle du Tiers-Monde (les catholiques brésiliens, qui sont 100 millions, sont deux fois plus nombreux que ceux des États-Unis; leur épiscopat de 330 évêques est le plus important de l'Église). On estime que, vers l'an 2000, 70 % des 800 millions de catholiques vivront dans le Tiers-Monde, la plupart en Afrique et en Amérique latine, et, le plus souvent, dans d'immenses centres urbains comme Sao Paulo au Brésil (26 millions) et Mexico (31 millions)¹⁰.

On parle beaucoup, dans les médias, de la politisation du catholicisme dans ces régions, par le canal de la théologie de la libération, qui provient, en dernière analyse, d'Allemagne et reste confinée à des élites relativement restreintes. Mais on parle moins du bourgeonnement beaucoup plus intense de la *religiosidad popular*, une très ancienne *lex supplicandi*, qui est « anti-politique, anti-intellectuelle, spontanée, dévotionnelle, fervente, caractérisée par le culte des saints (parfois de saints non reconnus), des reliques et des sanctuaires... ». Beaucoup de ces choses, auxquelles le pape actuel a donné son approbation tout en décourageant la théologie de la libération, sont, comme on pouvait s'y attendre, idiosyncrasiques et souvent syncrétistes. Elles « ... poussent dans les villages ; les paysans qui émigrent les transportent dans des villes tentaculaires, pour s'y protéger de l'alié-

9. *Ibid.*, 699.

10. *Ibid.*, 700-701.

nation urbaine »¹¹. De pareilles formes de christianisme réapparaissent habituellement durant des périodes de crise, démographique, raciale et culturelle, produisant des courants d'expansion, un zèle fanatique, des sectes, du gnosticisme, de l'évangélisme, de l'orthodoxie fervente, du revivalisme, et une immense force culturelle. Comme Peter Brown l'a fait remarquer, dans l'Égypte du 4^e siècle, les moines ont soutenu semblable mouvement et cette force fit en sorte que l'empire d'Auguste et Constantin devint finalement l'empire très chrétien de Justinien et de Théodose, l'élément sans doute le plus puissant dans la création ultérieure de l'Europe moderne¹².

Les bureaucraties académiques et ecclésiastiques, pour ne rien dire des États modernes, ne sont pas en rapport avec ce genre de forces-là, tandis que les autorités de l'Union soviétique, de la Pologne et maintenant de la Chine sont en train de les découvrir. Ces élites-là réussissent mieux à mener la dernière guerre, si l'on peut ainsi dire, et elles s'hypnotisent elles-mêmes en ne voyant le monde qu'à travers leurs mots et leurs propres affaires. Peter Brown se trouverait sans doute d'accord avec l'observation tranchante de Paul Johnson :

Alors que dans les Universités de Tübingen et d'Utrecht des théologiens étaient en train de réduire le contenu de la foi chrétienne, d'étranges charismatiques l'amplifiaient, dans les bidonvilles de Mexico et Sao Paulo, de Recife et Rio, du Cap, Johannesburg, Lagos et Nairobi. Le premier groupe parlait pour des milliers, le second pour le compte de millions¹³.

Nietzsche a probablement chanté le *requiem* du monde qui tous, ici, nous a produits, comme Augustin celui du monde qui l'avait engendré, lui et ses collègues du 5^e siècle. Les siècles nous ont donné quelque perspective

11. *Ibid.*, 702.

12. Peter Brown, *The World of Late Antiquity (Le monde de l'antiquité tardive)*, London, 1971.

13. Johnson, 702.

sur ce qui a émergé du maelström de l'époque d'Augustin ; c'est un état de choses que le grand évêque d'Hippo Regius n'aurait certainement pas pu reconnaître, encore moins prévoir. Nous n'avons pas encore de perspective sur ce qui peut émerger du maelström beaucoup plus puissant de notre époque ; on ne sait pas qui chantera son *Te Deum*, ni en quelle langue ni sur quel ton. Mais il n'y a guère de doute qu'il ne sera pas chanté à plus de 20 degrés de l'équateur, entre les tropiques du Cancer et du Capricorne. En dehors de ces zones, il n'y a qu'une hypothèse, c'est qu'il soit chanté à Varsovie ou à Moscou, lieux où Rousseau et le darwinisme social sont actuellement en déclin spectaculaire. Voilà pour le premier rappel.

★

Voici le second rappel : Bien que le culte chrétien, comme toute autre forme de rituel religieux, entraîne inévitablement des répercussions politiques, son objectif premier et irréductible n'est pas la politique, mais la foi. Je tiens, en effet, que l'action liturgique est l'acte constitutif de la foi chrétienne ; nous croyons parce que, lorsque nous nous trouvons convoqués (comme Moïse au buisson ardent ou Augustin dans le jardin) en présence du Dieu vivant, la foi en un pareil Dieu n'est pas une option mais une chose inévitable si nous tenons à rester en vie après la rencontre. Le cœur du culte chrétien n'est pas une affaire politique, mais une Présence vivante et révélatrice qui se réfracte elle-même dans une communauté de gens qui n'ont pas d'autre choix que de donner foi à des paroles aussi troublantes et déracinantes que : « nous n'avons pas ici de cité permanente », « je n'ai de repos qu'en Dieu seul », « en Christ il n'y a pas de race, de sexe, d'ethnie, de niveau économique, de condition sociale », « le pape n'entretient pas de troupes », « ce monde agonise » et « la culture existe pour être transcendée ». Ce ne sont pas là des idées politiques auxquelles un politicien sain d'esprit voudrait souscrire.

Toutes sont plutôt des conclusions gênantes ; nous y sommes conduits, même contre notre gré, par la foi au Dieu vivant, en la présence duquel nous nous tenons, et notre liturgie baigne en elles. Même si l'inculturation liturgique comporte encore d'autres éléments, c'est à notre péril qu'elle largue ces conclusions gênantes, nous le peuple croyant en un tel Dieu, qui se révèle lui-même ultimement en ce Jésus que seul le Saint Esprit révèle en nos cœurs comme le Christ de Dieu. C'était mon deuxième rappel.

★

Le troisième, c'est que la classe moyenne moderne a sa propre *Volksfrömmigkeit* (piété populaire). Je ne suis pas sûr qu'elle soit intrinsèquement chrétienne, mais elle sert certainement de puissant motif d'inculturation parmi les chrétiens qui appartiennent à cette classe. La piété de la classe moyenne tire sa force de la religion civile plus que de l'Évangile ; en effet, elle inculture l'Évangile dans les valeurs de la classe moyenne, comme le confort de la société d'abondance, la participation dans des groupes homologués, la consommation, et un optimisme général qui semble avoir perdu sa prise de terre. Cela aboutit à un style de vie rassis qui n'a plus qu'un vague souvenir de l'Évangile et aucun goût pour ses exigences étonnamment radicales. Ce genre d'inculturation de la liturgie, on l'a appelé un « embourgeoisement » de l'Église¹⁴.

Dans les Églises de mon pays, j'en vois certains signes, comme la tendance à « ministérialiser » le laïcat de la classe moyenne ; à transformer le rite d'entrée en un acte de rassemblement et d'accueil, mené par ce type

14. (En français dans le texte.) Cf. A. Archer, *The Two Catholic Churches : A Study in Oppression (Les deux Églises catholiques. Étude sur l'oppression)*, London, 1986. De même Kieran Flanagan, « Resacralizing the Liturgy » (Resacraliser la liturgie), *New Blackfriars* 68, 1987, 64.

de nouveaux ministres de manière à produire le genre de communauté convenue qui célèbre les valeurs de la classe moyenne (se voir, se réunir et « s'exprimer ») ; la tendance aussi à utiliser ces deux efforts comme moyens pour « créer la communauté » (au-delà de ce que l'Église est de par la vertu de son commun baptême en Christ) ; à passer encore du cérémonial et de la symbolique à la verbalisation, comme principal véhicule de communication à l'intérieur de l'assemblée. Ces tendances commencent à obscurcir le sens de la sacramentalité tout comme celui de la présence divine, en tant que réalités distinctes et transcendant la communauté célébrante¹⁵. Quand on ajoute à cela les efforts compréhensibles, mais souvent agressifs et hâtifs, pour changer le langage liturgique et les manières de nommer Dieu conformément à la tradition conciliaire et biblique, profondément ancrée dans les traditions de l'Orient comme de l'Occident, beaucoup en viennent à percevoir la liturgie moins comme une manière de se tenir dans l'obéissance et l'effroi en présence du Dieu vivant, que comme un effort verbeux pour conscientiser les groupes de la classe moyenne, à propos de fins et moyens idéologiquement convenus.

Il y a évidemment beaucoup plus à dire à propos de la *Volksfrömmigkeit* de la classe moyenne moderne et de ses résultats. On peut, ici, remarquer seulement qu'elle représente une sorte d'inculturation très réelle et inquiétante ; là où elle s'est fort développée, les Églises du Premier Monde offrent statistiquement de nets pourcentages de baisse de pratique durant les vingt dernières années (de 22 à 40 %). Cela contraste fort avec les Églises du Tiers-Monde sur lesquelles des efforts corrosifs de ce genre n'ont pas encore eu prise. On espère qu'ils ne l'auront jamais ; mais, à considérer le pouvoir et l'influence qu'ont sur elles de nombreuses Églises du Premier Monde, on ne peut jamais être sûr. En tout cas, les leçons de toute cette inculturation liturgique sont

15. Aidan Kavanagh, « Theological Principles for Sacramental Catechesis » (Principes théologiques de la catéchèse sacramentelle), *The Living Light* 23, 1987, 316-324.

limpides pour qui veut voir. Peut-être l'inculturation est-elle plus critique dans les cultures du Premier Monde que dans celle du Tiers Monde. C'était mon troisième rappel.

★

Le quatrième et dernier rappel, c'est que l'enjeu fondamental ne semble pas être une inculturation purement liturgique mais, de manière bien plus complexe, un ensemble valable d'inculturations du christianisme lui-même. Cela situe l'enjeu bien au-delà des affaires purement liturgiques, et pose à nouveau la question récurrente de savoir ce qu'est l'Église elle-même. C'est une question d'ecclésiologie fondamentale, même radicale. Notez bien que je dis Église, et non christianisme ou chrétienté. Des trois, c'est à propos de l'Église qu'il est le plus difficile d'être au clair, car elle est, à strictement parler, un mystère, en son cœur même. Christianisme et chrétienté sont des mots qui ne font guère plus que nous raconter où le mystère peut se situer, mais ils ne nous disent rien sur le mystère lui-même. Il n'est pas facile de discourir à propos du mystère ; ce peut être une des raisons pour lesquelles le terme Église n'apparaît dans aucun des titres proposés aux conférenciers du Congrès.

Mais le nœud de l'inculturation, c'est bien de savoir *ce qu'est* l'Église. Ce n'est ni une définition ni une description ni une analyse ni un modèle d'Église. Le nœud, c'est la réalité de l'Église elle-même, révélée dans la Parole de Dieu à la fois écrite et incarnée, et reçue fidèlement dans la Tradition de ce qui a été cru toujours, partout et par chacun, comme Irénée l'a indiqué il y a fort longtemps. L'étendue de l'affaire et son importance peuvent devenir saisissantes quand nous nous rendons compte que ce n'est pas seulement l'Église qui est un mystère, en son cœur, mais aussi la Parole qui est la révélation de l'Église et la Tradition qui la transmet à toutes les générations. Toutes trois, l'Église, la Parole et la Tradition sont les mystères fondamentaux de la

grâce divine sur lesquels est fondée la réconciliation de notre race avec le Père, en Christ, par l'Esprit. Les trois mystères s'entrecroisent et se compénètrent ; en un sens, ils forment un seul mystère de grâce par lequel le Dieu trinitaire se manifeste lui-même parmi nous pour sanctifier, réconcilier, et sauver. Connaître l'Église en dehors du Christ de Dieu, ce n'est pas la connaître, sinon comme ensemble social. Connaître le Christ de Dieu en dehors de l'Église fidèle qui célèbre le culte, ce n'est pas fort différent de connaître Antoine l'Égyptien ou Elvis Presley (dont on disait récemment qu'il était vivant, en Argentine où il aurait été vu jouant de la viole de gambe avec Martin Bormann : un exemple de la Nouvelle Vague de *Volksfrömmigkeit* dans mon propre pays). Et ne connaître ni l'Église ni le Christ, c'est n'avoir aucune idée de la direction et de l'extension que doit prendre l'inculturation. Nous pouvons, et nous avons, de fait, inculturé le christianisme et la chrétienté dans une mesure souvent incompréhensible, pour des motifs très variés. Mais il ne me paraît pas évident que de pareilles tentatives aient jamais atteint l'Église elle-même, sinon pour nous la faire percevoir moins clairement comme le facteur qui à la fois empêche l'inculturation de diluer la foi et de nous égarer, et pousse vers des buts auxquels nous n'aurions peut-être jamais pensé.

★

Je conclus, plus modestement encore que je n'ai commencé, par quelques brèves suggestions pour l'avenir.

La première, c'est qu'à l'avenir, comme dans le passé, l'inculturation soit laissée à ceux qui ont été ses agents les plus effectifs, à savoir les baptisés pastoralement bien entourés, bien instruits de l'Évangile, et maintenant bien la communion les uns avec les autres autour de la Sainte Table où leur Dieu s'assoit avec eux comme parmi des frères. Les hiérarques et les commissions vont et viennent. Mais la communion avec Dieu en Christ demeure dans l'Esprit Saint, d'où procèdent toutes bénédictions.

Un second souhait, c'est que les pasteurs et les théologiens ne soient pas (comme ils n'ont jamais été, en fait) de grands adeptes de l'inculturation ou même ne réussissent guère à la lancer. Ce qu'ils peuvent faire et ont réussi plus ou moins, c'est de la guider, de l'encourager, de modérer ses exubérances, en un mot de servir sa cause. Car, en un certain sens, l'inculturation n'est rien d'autre que la poursuite de l'incarnation de Dieu parmi nous, par la Parole, la foi et les sacrements. Une incarnation qui a atteint son sommet, pour sûr, en Jésus le Christ ; mais qui débuta avec la genèse du monde et se poursuit, comme Paul l'a laissé entendre, dans le corps « spiritualisé » du Christ qui est l'Église. En ce sens, l'inculturation est, en elle-même, un précieux mystère dont Dieu est l'agent, une grande grâce qui, comme toute grâce, se déploie selon le bon plaisir de Dieu plutôt que celui de quelque bureaucratie ecclésiastique ou commission idéologiquement pure. La grâce de Dieu ne peut être contredite, sinon à nos propres risques. Cela n'est pas une recette pour un « laissez-faire »¹⁶ de notre part, mais c'est un petit encouragement à la patience et au respect, car l'inculturation fidèle est à son niveau le plus profond une divine bienveillance.

Nous serions bien avisés, à l'avenir, de ne pas confondre nos propres intérêts et nos affaires particulières avec la grâce de l'inculturation décrite ci-dessus. Ce serait « aller trop loin », ce contre quoi Thomas Cranmer a sagement mis en garde ses contemporains, il y a longtemps. L'inculturation est une grâce que nous ne pouvons pas produire ; nous pouvons au mieux collaborer avec elle, dans la patience et le respect. On ne peut réduire cette grâce à une série de conspirations purement politiques, aussi nobles que soient leurs motifs. La communion nous est confiée à grand risque. Quand la communion dans la foi, le rite et le sacrement s'écoule, l'inculturation elle-même devient une entreprise vide, pensée seulement pour ceux qui savent ce qui pourrait avoir existé.

16. En français dans le texte (NdT).

Sous la conduite de Dieu en Christ, nous ne travaillons pas à l'inculturation dans le vide ni sans but. Nous inculturons pour renforcer et rendre, à la fois, plus concrète et plus accessible, la communion restaurée entre notre monde et Dieu en Christ, par l'Esprit Saint, dans un corps spiritualisé, l'Église du Christ. Si l'inculturation se détourne de cette fin, nous qui la mettons en œuvre sommes enrôlés dans une forme d'apostasie, peut-être bénigne, envers la Présence en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, quelle que soit notre culture. Nous ne pouvons pas oublier que toutes les cultures humaines, en général et en particulier, sont capables de mordre, parce que nous qui les créons et les habitons, nous ne sommes pas sans péché. L'histoire montre qu'il n'est pas de culture incapable de déchirer et d'avalier de manière imprévue des Églises chrétiennes, comme en Perse, en Arabie, en Égypte et en Afrique du Nord. De nos jours, les cultures séculières modernes essayent de faire pareil, et continueront à le faire.

L'avenir, cependant, commence hier, et les vertus de foi et de prudence sont les forces qui, sous la mouvance de la grâce, sont les plus nécessaires. L'inculturation liturgique, poursuivie en dehors de cette perspective et à l'encontre de ces vertus, risque bien de mettre en pièces le Corps du Christ. Mais poursuivie selon cette perspective et en accord avec ces vertus, l'inculturation liturgique promet de renouveler la grâce que Dieu nous a donnée en Christ par le Saint-Esprit dans toutes nos cultures, bien au-delà de ce que quiconque parmi nous peut concevoir.

Aidan KAVANAGH